



HAL
open science

Les curiosa africana dans l’imaginaire des poètes augustéens

Franck Collin

► **To cite this version:**

Franck Collin. Les curiosa africana dans l’imaginaire des poètes augustéens. ARELAP, 2009. halshs-03166563

HAL Id: halshs-03166563

<https://shs.hal.science/halshs-03166563>

Submitted on 11 Mar 2021

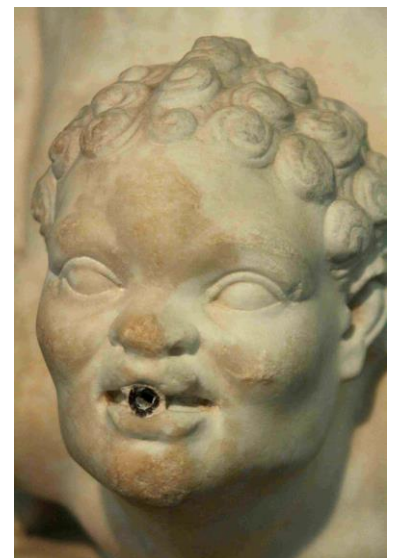
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les *curiosa africana* dans l'imaginaire des poètes augustéens

Communication prononcée au colloque national de l'Arelap
« Rome et l'Afrique » - 12-14 septembre 2008, Nouan-le-Fuzelier.
Publié dans *Rome et l'Afrique, Actes de l'Arelap 2009*, p. 45-68,
Cl. Aziza, Ch. Chamla, éd. de l'Arelap, Paris 3-Sorbonne, Paris, 2009.

Parler des *curiosa africana* peut paraître en soi « curieux » et peu explicite. S'agit-il de montrer que l'Afrique n'a joué qu'un rôle limité de « curiosité »¹, à savoir d'exception pittoresque, dans l'imaginaire latin ? Une telle réponse minimiserait le rôle décisif joué par l'Afrique dans l'histoire romaine. Car c'est bien sur deux siècles, entre les guerres puniques et les guerres civiles, dans le nord du continent africain jusqu'à l'Égypte, que Rome se forge la conscience de son destin sur les peuples. Et l'Afrique fut à cet égard le formidable *faire-valoir* de la grandeur de Rome, le creuset de cette confrontation à l'Autre « barbare », d'une manière assez comparable à ce que furent les Perses pour les Grecs. Cet ethnocentrisme affiché, largement relaté par l'historiographie romaine, est déjà par lui-même d'une curiosité insigne.



Acrobate africain I-II° S ap. J.C.
Rome, Musée Massimo (© F.C.)

Toutefois une telle conscience de soi, si fortement cloisonnée, ne porte que rarement un regard anthropologique sur l'Afrique, et se contente d'une connaissance lacunaire tant sur le plan géographique que sociologique et philosophique. Il nous paraît donc hautement intéressant de relever quelles sont ces *curiosa*, à valeur ethnique, que retient le regard encore peu habitué des Romains du I^{er} S av. et ap. J.C. au sein de la mosaïque africaine. De plus, pour en garder la manière « naïve », nous ne les rechercherons pas tant chez les historiens que chez les poètes, avant donc la grande époque romaine de l'Afrique. C'est en effet à travers les occurrences tissées par différents poètes du début de l'Empire, essentiellement Virgile et Lucain, que se décèle un véritable appétit de découverte autour de la topique africaine.

Les *curiosa* peuvent ainsi se définir comme l'art de parler incidemment de ce qui étonne, fascine ou inquiète les Latins chez l'Autre, l'exotisme devenant un thermomètre de l'étrangeté. C'est pourquoi nous traiterons ces « curiosités » en allant du plus proche au plus lointain : d'une Afrique des peuples, plus ou moins domptés, pour poursuivre par une Afrique du sol, plus sauvage, avant de finir par une Afrique de animaux et des rites, bien plus fantasmatique. Car la question qui soutend cette brève étude est de tenter de comprendre comment les Romains se sont représenté « l'étranger ». Sans doute sont-ils allés de cette façon à l'autre bout d'eux-mêmes.

PLAN

I. Les peuples d'Afrique : coutumes et différences

1. *Qu'est-ce que l'Afrique pour les Romains ?* (Imaginaire lacunaire et faire-valoir)
2. *Le « nouveau » monde fertile* : Africa pronconsularis, Libye, Egypte
3. *La terre ingrate des zones méridionales* : Garamantes, Gétules, Nasamons, Ethiopiens

II. Un territoire hostile, lieu de perdition

1. *Le désert*
2. *Le vent Africus*
3. *les écueils*
4. *Le pays de la perdition*

III. Où le divin et l'animalité se côtoient...

1. *Les dieux et l'animalité* : Jupiter et le bélier, Junon et le cheval, Athéna et le triton
2. *Figures sauvages de l'animalité* : Lion, ourse, éléphant, serpents
3. *Les rites étranges des cuisines obscures* : le serpent cyniphien, le taureau égyptien

I. Les peuples d'Afrique : coutumes et différences

1. *Qu'est-ce que l'Afrique pour les Romains ?* (Imaginaire lacunaire et faire-valoir)

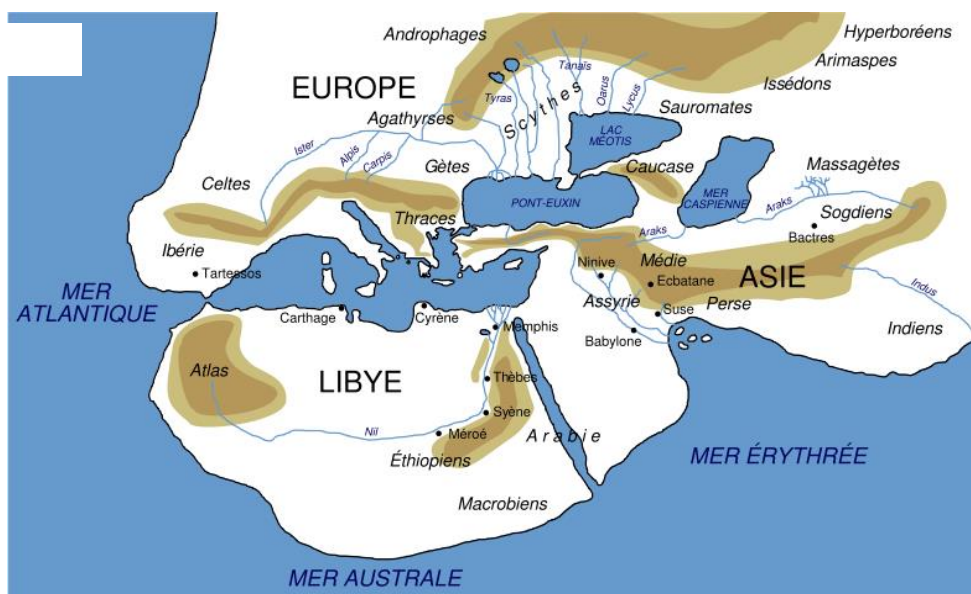
Le mot « Afrique » est déjà une curiosité dont on n'explique pas très bien l'origine : vient-il d'un mot berbère l'« aferkiw », le « propriétaire »¹, sur lequel le latin aurait fabriqué *Africanus*, en face de son *colonus* (« cultivateur », et donc « habitant ») ? Ou ne faut-il voir en lui qu'une indication climatique dérivée du grec *afri&kh* (« sans froid »), ou du latin *aprica* (« ensoleillé ») ? *Terris apricis* désigne ainsi chez Virgile les « terres ensoleillées »² où se rendent les oiseaux migrateurs dès les premiers froids,

¹ Dérivé d'« ifren », la « propriété »

² E6, 312 : *quam multae glomerantur aues, ubi frigidus annus / trans pontum fugat, et terris immittit apricis* [« comme les myriades d'oiseaux qui, venus du large vers la terre, / se rassemblent, dès que la froide saison les fait fuir à travers l'océan / et les pousse vers des terres baignées de soleil »]

et Servius, dans son *Commentaire*, précise que « certains veulent reconnaître dans cette appellation le nom de l'Afrique³. » Cette désignation ouvre en tout cas un imaginaire, celui des « terres chaudes », où poussent de curieux fruits « rouges », qu'on connaît depuis les Grecs sous le nom de « pommes d'or »⁴.

Mais de quelle Afrique parle-t-on ? Les Romains n'en découvrent vraiment le visage qu'au cours du II^eS.⁵, après les guerres puniques. Encore ne s'agit-il que de l'Afrique du Nord qui, loin d'être une région vierge, a été façonnée par les Carthaginois et les Grecs, principalement sur la zone littorale. Les Romains se fient à une géographie imprécise qui remonte pour une large part à Hérodote. La « Libye » est le nom global que reçoit l'ensemble de ces contrées septentrionales, comprise entre l'Atlas et les Monts d'Égypte⁶. D'ouest en est, ce sont les Mauritanians, les Numides, les Massyles, les Carthaginois, les Cyrénéens, jusqu'aux Égyptiens, qui l'habitent. Ces terres du nord sont riches et fertiles, que les colonisations grecques, puis les conquêtes romaines, ont soumises à leurs intérêts. Quant à l'Afrique méridionale – celle des Gétules, des Garamantes, des Éthiopiens – elle constitue la limite extrême du monde connu et n'intéresse que bien peu Grecs et Romains, du fait de son indigence.



Carte de l'Afrique, d'après *L'Enquête* d'Hérodote

La présence romaine se justifie donc essentiellement par des intérêts économiques et politiques, le but étant de continuer à supplanter les Grecs, et d'exploiter les ressources disponibles de ce continent si

³ SERV., *Ad Aen.* VI, 612 : *id est sine frigore, ut diximus supra : unde non nulli et Africam dictam volunt.*

⁴ Selon SERV., *Ad Aen.* IV, 484, les pommes d'or des Hespérides ont une origine africaine réelle : *propter ruborem autem lanae, quae similis auro est, existimasse eos qui audierant, mala aurea in Africa nasci.*

⁵ LARONDE A. & GOLVIN J.Cl., *L'Afrique antique*, Ed. Tallandier, Paris (2001), p.14 et suiv.

⁶ Hérodote emploie le terme « Libye » pour désigner le continent africain (II, 16 ; IV, 42-43). Il distingue les Éthiopiens de l'Afrique nilotique, au Sud de l'Égypte (II, 29 ; III, 97) de ceux de l'espace sahélo-soudanais et saharo-maghrébin, c'est-à-dire de la Libye *strico sensu* (IV, 197). A l'extrémité méridionale de cette Libye, il place les Éthiopiens macrobiens (III, 17-25 & 114).

riche. La connaissance de ce pays ne les intéresse pas, pas plus que la culture celtique n'est décrite avec réalisme par César, et elle demeure donc des plus lacunaires. De cet état de fait, l'œuvre de Virgile témoigne, qui, en faisant figurer dans son oeuvre toutes les contrées du monde romain, relativise la place de cette Afrique romaine. Celle-ci occupe en effet une place d'avant-dernière, derrière l'Asie mais devant l'Europe⁷.

Mais, plus que les pourcentages de toponymes, c'est leur nature qui importe. Or, aucune *montagne* ne se trouve répertoriée, pas même la chaîne de l'Atlas, tandis que le dieu Atlas l'est. Un seul *fleuve* subsiste : le Nil. En revanche, les *peuples* sont très fréquemment cités, sans doute parce qu'ils représentent des entités mieux identifiables dans l'esprit romain. De ce point de vue, la géopolitique, qui intègre l'influence de Rome, intéresse davantage que la géographie.

Toponymes virgiliens de l'Afrique

<u>Afrique</u> 90 réf.	<u>Peuple(s)</u>			<u>Villes</u>			<u>Montagnes</u>			<u>Eaux</u>		
	B	G.	E.	B.	G.	E.	B.	G.	E.	B.	G.	E.
<u>Noms</u>	3	5	31		1	13					3	4
<u>Adjectifs</u>		3	26								1	
<u>Sous-totaux</u>	3	8	57	0	1	13				0	4	4
<u>Totaux</u>			68			14						8

Mais l'on constate de plus, parmi les peuples cités dans les trois recueils virgiliens, des différences de traitement. Par exemple, si Carthage est citée abondamment (13 fois), elle ne l'est que dans l'*Enéide*. Par contre, *Afri* (les Africains) ne l'est que trois fois, mais dans chacun des trois recueils, constance qui dénote à nos yeux un intérêt plus marqué de la part du poète⁸. Et l'on constaterait que, dans le cas d'occurrences éparées, Virgile manifeste un goût plus circonstancié pour les indigènes et leurs coutumes ; dans des occurrences concentrées, il traduit un intérêt plus géopolitique en rapport à l'influence romaine.

⁷ Les statistiques des grands toponymes du monde romain sont les suivantes : *Grèce* (1152 occ. – 53,5%) et *Italie* (732 occ. – 34%) se taillent bien sûr à elles deux la part du lion (1884 occ. – **87,5%**). Les 12,5% (269 occ.) restants se partagent entre l'*Asie* (et Arabie ; 120 occ. - 5,6%), l'*Afrique* (90 occ. - 4,2%), et l'*Europe* (hors Grèce et Italie ; 59 occ. - 2,7%). C'est, du reste, dans les *Géorgiques* que s'exprime la plus grande variété de ces toponymes (**51%** contre B : 24 % et E : 25%)

⁸ *Références dans trois recueils* : *Afri*, orum, m (= les Africains ; **3 réf.** B.1, 65, G.3, 344 ; E.8, 724) ; *Aethiopes*, um, m (= les Ethiopiens, **3 réf.** B.10, 68 ; G.2, 120 ; E.4, 481). *Références dans deux recueils* : *Libya*, ae, f. (= la Libye ; **15 réf.** G.1, 241 ; 3, 249, 339 ; E. 12 réf., 1, 22, 158, 226, 301, 384, 556, 577, ; 4, 36, 173, 257, ; 6, 694, 843) ; *Libycus*, a, um (= libyen ; **14 réf.** G.2, 105 ; E. 13 réf. 1, 339, 377, 527, 596 ; 4, 106, 271, 320, 348 ; 5, 595, 789 ; 6, 338 ; 7, 718 ; 11, 265) ; *Nilus*, i, m. (= le Nil ; **5 réf.** G.3, 29 ; 4, 288 ; E.6, 800 ; 8, 711 ; 9, 31) ; *Aegyptus*, i, m (= l'Egypte ; **4 réf.** : G.4, 210, 293 ; E.8, 687, 705) ; *Garamantes*, um, m. (= les Garamantes ; **2 réf.** B.8, 44 ; E.6, 794).

Il y a ainsi une surreprésentation de l'Afrique en accord avec la *doxa* romaine, celle de l'*Africa domita* chantée par Horace⁹, que l'on trouve aussi chez Virgile, et qui *rassure* la conscience patriotique latine. C'est cette Afrique qui a bâti les héros nationaux, les Scipions en Proconsulaire¹⁰, les Césars en Maurétanie¹¹, les Augustes en Egypte¹². Il est plus évident pour Rome de se garantir une puissance sur les peuples, de se targuer d'une mission civilisatrice sur eux, que de chercher à mieux connaître le territoire qu'ils ont conquis. L'Afrique officielle devient ainsi l'un des points cardinaux de l'Empire à qui elle fournit une frontière méridionale un peu floue, dans le pays reculé et instable des Garamantes ou des Ethiopiens¹³, et plus à l'ouest dans le pays indéterminé des filles d'Atlas (G.1, 221). On verrait à raison cette Afrique comme une « curiosité » bien romaine, comme un faire-valoir qui, mieux que toute autre nation conquise, a permis aux conquérants d'entrer dans *leur* histoire. Car, si en -146, date de la création simultanée de l'*Achaia* et de l'*Africa*, Rome s'installe en héritière de la culture auprès des nations, elle s'empare du potentiel presque neuf des « barbares », avec l'intention d'y imprimer sa marque propre, d'y exporter son modèle, d'aller plus loin que les Grecs.

Toutefois, nous nous en tiendrons présentement à cette approche presque naïve du continent africain dont les poètes font l'expérience à l'écart du discours officiel, et qui leur permet de s'avancer vers un peu plus d'inconnu.

2. Le « nouveau » monde fertile : Proconsulaire, Libye, Egypte

Bien que grecque et carthaginoise depuis longtemps sur sa partie septentrionale, les poètes latins reconstruisent un regard neuf sur ces terres que les conquêtes sont venues s'approprier. Cette zone riche qui comprend, pour faire vite, la Maurétanie, la Proconsulaire (part de la Tunisie actuelle), la Libye dans son sens restreint (Tripolitaine et Cyrénaïque) et l'Egypte apparaissent comme de « nouveaux » mondes extraordinaires. Lucain décrit ainsi une curieuse « Libye », qui garde en son sein une part de virginité :

<i>Libycae quod fertile terraest</i>	La part fertile de la terre Libyenne
<i>uergit in occasus; sed et haec non fontibus ullis</i>	S'étend sur sa rive occidentale, encore n'est-elle arrosée
<i>soluitur: Arctos raris Aquilonibus imbres</i>	D'aucunes sources : de rares aquilons lui font recevoir

⁹ *Odes* IV, 8, 13-22 : A Marcius Censorinus : « ni la fuite rapide et les menaces / repoussées d'Hannibal, ni l'embrasement de l'impie / Carthage, ne louent plus glorieusement que les / Piérides de la Calabria celui qui revint illustré / par le nom de l'*Afrique domptée* »

¹⁰ Sur les Scipions « dompteurs » de l'Afrique, cf Ov., *Fastes* I, 590 : *Africa uictorem de se uocat*, « Scipion emprunte son surnom à l'Afrique vaincue » ; VIRG., E6, 801 : *Scipiadas, cladem Libyae*, « les Scipions cauchemar de Carthage » ; PROP. IV, 11, 30 & 38, rend hommage à leur famille : *testor maiorum cineres tibi, Roma, colendos, / sub quorum titulis, Africa, tunsu iaces*, « J'en atteste et la cendre vénérée des Scipions, qui ont soumis l'Afrique entière à l'empire de Rome reconnaissante. »

¹¹ SUET., *César*, 52

¹² Voir par exemple, en G.3, 29, la célébration de la victoire d'Octave que le poète veut représenter sur les portes d'un temple imaginaire qu'il veut édifier au bord du Mincio : « Sur les portes, je représenterai en or et en ivoire massif / le combat des Gangarides et les armes de Quirinus / vainqueur ; **et là le Nil aux ondes guerrières et au grand / cours**, et les colonnes dressées avec l'airain naval. »

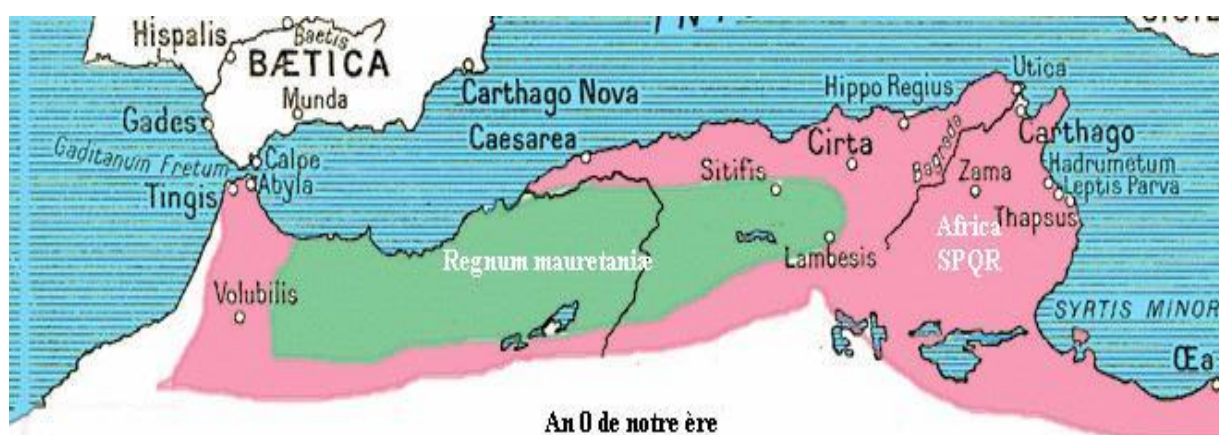
¹³ E.6, 794 : *super et Garamantas et Indos / proferet imperium* ; « Il [Auguste] étendra son empire au-delà des Garamantes et des Indiens ». *Indos* désigne les Ethiopiens, cf *infra*.

*accipit et nostris reficit sua rura serenis.
in nullas uitiatur opes; non aere nec auro
excoquitur, nullo glaebarum crimine pura
et penitus terra est. tantum Maurusia genti
robora diuitiae, quarum non nouerat usum,
sed citri contenta comis uiuebat et umbra.*

Phars., IX, 420-429

quelques pluies du Nord, et ses ciels sereins rénovent sa campagne.
Aucune de ses ressources n'est pernicieuse ; ni or, ni fer
ne germent en son sein. De tout défaut sa terre est pure
dans les profondeurs de sa glèbe. Les réserves mauritaniennes
suffisaient à une nation qui ignorait l'usage des richesses
car elle vivait satisfaite du feuillage et de l'ombre du **citronnier**.

La « Libye » représente ici l'Afrique du nord (carte ci-dessous), en particulier dans sa partie occidentale (*occasus*), du côté de la Mauritanie (*Maurasia robora*). Peu de sources et de précipitations, mais un climat assez doux. Il y règne une pureté idyllique (*crimine pura*), épargnée par l'appât du gain et se suffisant de ce qu'elle possède. Dans cette description, l'ombre du citronnier devient emblématique d'un état bucolique du monde, préservé des enjeux humains et encore non terni par les guerres.



De cette Afrique côtière, Virgile évoque aussi la douceur de vivre, goûtée par Enée pendant son séjour à Carthage. Mercure, qui doit se rendre auprès d'Enée pour lui rappeler sa mission, survole une mer poissonneuse et les fermes « libyennes » :

*Hinc toto praeceps se corpore ad undas
misit, aui similis, quae circum litora, circum
piscosos scopulos humilis uolat aequora iuxta.
Haud aliter terras inter caelumque uolabat,
litus harenosum Libyae uentosque secabat
materno ueniens ab auo Cyllenia proles.
Ut primum alatis tetigit magalia plantis...*

E4, 253-259

De là, tête en avant, et de tout son corps vers les ondes,
il plonge, tel l'oiseau qui vole le long des côtes, à ras autour
des **rochers poissonneux** bordant la mer.

Ce n'est pas autrement qu'il volait entre ciel et terre,
Qu'il fendait le rivage sablonneux et les vents de Libye,
l'enfant du Cyllène, venant de chez son aïeul maternel.
Dès que ses pieds ailés eurent touché les demeures
[carthaginoises...]

Virgile loue le rivage sablonneux et, selon son habitude, les bienfaits de la nature elle-même, à savoir les bancs de poissons, plutôt que l'activité halieutique. La présence humaine demeure suggérée par l'habitat, avec le terme de *magalia*, choisi avec un soin minutieux par le poète. *Magalia*, qu'on trouve sous différentes orthographes, désigne, en effet, explique Servius, l'habitat de la « ferme punique »¹⁴. Virgile¹⁵ avait peut-être trouvé le mot chez Salluste, qui le transcrit *mapalia*, et donne une description de ces constructions maritimes : « allongée, aux flancs cintrés et couverte comme d'une carène de navire¹⁶ ».

Carthage est du reste la seule ville africaine « décrite » avec faste par un poète (E1, 418-449). Auparavant Virgile, par la bouche de Vénus, en explique la fondation supposée, survenue après la fuite de Didon loin de Tyr, qui nécessita l'installation phénicienne sur la côte tunisienne :

*Deuenero locos, ubi nunc ingentia cernis
moenia surgentemque nouae Karthaginis arcem,
mercaticque solum, facti de nomine Byrsam,
taurino quantum possent circumdare tergo.*

E1, 365-368

Ils sont parvenus en ces lieux, où tu vois maintenant d'immenses remparts et la citadelle naissante de la jeune Carthage,

Ils en achetèrent le sol qui doit son nom de Bursa au fait qu'ils achetèrent la quantité qu'ils pouvaient entourer de la peau d'un

[taureau.

Ce rite de fondation que Virgile rapporte au nom grec de Byrsa (bu&rsa, le « bœuf ») se rattache peut-être à un rite oriental de prise de possession d'un site dont on a fait le tour (*circumdare*)¹⁷. Le choix d'une colline pour y édifier la citadelle, entre terre et mer, répond à des intérêts stratégiques et économiques, visant à protéger la ville et à signaler la zone portuaire.

Autre région réputée pour ses richesses, l'Égypte doit tout aux crues du Nil qui irriguent ses cultures. Lucain la décrit comme un pays autosuffisant, qui n'a pas besoin du commerce :

*Syrtybus hinc Libycis tuta est Aegyptos, at inde
gurgite septeno rapidus mare summouet amnis.
terra suis contenta bonis, non indiga mercis
aut Iouis: in solo tanta est fiducia Nilo.*

Phars. VIII, 444-447

D'un côté, les écueils des Syrtes protègent l'Égypte, de l'autre, Par ses sept bouches le fleuve puissant repousse la mer.

Cette terre se suffit de ses biens, n'attend rien ni du commerce ni de l'influence du ciel : si grande est sa confiance dans le Nil seul.

Lucrèce, qui suit Hérodote sur ce point, émet des hypothèses sur les sources du Nil qu'il situe dans les hautes montagnes éthiopiennes :

Forsitan Aethiopum penitus de montibus altis

Peut-être est-ce au fond des hautes montagnes de l'Éthiopie

¹⁴ SERV., *Ad Aen.* IV, 421 : *magaria / magar, non magal, Poenorum villam significat.*

¹⁵ Il emploie déjà le mot en G3, 339 : *raris habitata mapalia tectis...*

¹⁶ SALL., *Jugurtha*, 18 : *Ceterum adhuc aedificia Numidarum agrestium, quae mapalia illi uocant, oblonga, incuruis lateribus, tecta quasi nauium carinae sunt...*

¹⁷ Lipinski Édouard, « Byrsa », *Carthage et son territoire dans l'Antiquité*, IV^e colloque international (Strasbourg, 5 au 9 avril 1988), éd. du CTHS, Paris, 1990, p. 123.

*crescat, ubi in campos albas descendere ningues
tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.*

DRN VI, 735-737

Qu'il forme sa crue, lorsque le soleil éclairant toute chose fait
descendre sur les plaines les blanches neiges fondant sous ses rayons.

Plus rare est l'image de décrue du Nil dont use Virgile pour montrer la force et la rage de Turnus capable de se rétracter malgré son dépit, quand il se heurte aux Troyens retranchés. Un deuxième fleuve oriental, le Gange, n'est pas de trop pour accroître l'effet de la métaphore.

*Ceu septem surgens sedatis amnibus altus
per tacitum Ganges aut pingui flumine Nilus
cum refluit campis et iam se condidit alueo.*

E.IX, 30-32

Ainsi, nourri de sept rivières apaisées, s'avance le Gange profond,
qui coule sans bruit ; ainsi le Nil, aux eaux fécondantes,
lorsqu'il reflue de la plaine pour rejoindre le creux de son lit.

L'Afrique côtière est un grenier à blé, d'une abondance telle que la Sicile et la Sardaigne sont régulièrement dépassées¹⁸. Son exploitation et les richesses outrancières qu'elles laissaient espérer sont devenues une expression fréquente, chez Horace, de la démesure et de l'avarice, opposées à la vie simple qu'il recherche :

*Purae riuus aquae siluaque iugerum
paucorum et segetis certa fides meae
fulgentem imperio fertilis Africae
fallit sorte beatior.*

Odes III, 16, 29-32¹⁹

Un cours d'eau vive, un bois de quelques arpents
et l'assurance de ma récolte
me font plus heureux, sans qu'il s'en doute, que le possesseur
de la fertile Afrique.

Néanmoins si Horace fustige ces riches Romains qui n'ont de cesse de s'enrichir, sa critique ne s'adresse pas au pillage colonial, même si un certain dégoût affleure à sa bouche quand il décrit ces possesseurs lointains :

*Non ebur neque aureum
mea renidet in domo lacunar;
non trabes Hymettiae
premunt columnas ultima recisas
Africa, neque Attali
ignotus heres regiam occupauit.*

Odes II, 18, 1-6²⁰

Ni l'ivoire ni l'or
ne font reluire les lambris de ma maison ;
les poutres de l'Hymettus
ne s'y appuient pas sur des colonnes taillées dans la lointaine
Afrique, et d'Attale
Je n'ai pas occupé, en héritier inconnu le palais.

¹⁸ LUCAIN, *Phars.* III, 68

¹⁹ Voir aussi *Sat.* II, 3, 84-87, à propos d'un certain Stabérius dont la fortune pourrait dépasser les réserves de blé de l'Égypte : « Les héritiers de Stabérius indiquèrent sur son sépulcre la somme héritée. / S'ils ne l'avaient fait, ils auraient dû au peuple cent paires de gladiateurs, un repas réglé par Arrius / et autant de froment qu'en moissonne l'Afrique » [*frumenti quantum metit Africa*]

²⁰ Voir aussi Propertius III, 20-21 : Cynthie est abandonnée par un amant qui lui préfère les trésors de l'Afrique, et le poète de conclure : « Qu'il faut être insensible pour sacrifier sa maîtresse à de vains trésors ! / L'Afrique entière vaut-elle donc tant de larmes ? »

L'Afrique, en tant que pays lointain, vaut aussi régulièrement comme prétexte. A travers elle s'évaluent des projections de possibles, notamment sur le plan politique. Ainsi Virgile en vient-il à défendre, à travers la société des abeilles, la notion de pouvoir monarchique qu'illustrent les pharaons d'Égypte et les souverains d'autres grands peuples :

<i>Praeterea regem non sic Aegyptus et ingens</i>	En outre pour leur roi, ni l'Égypte ni la vaste
<i>Lydia nec populi Parthorum aut Medus Hydaspes</i>	Lydie ni les peuplades des Parthes ni le Mède de l'Hydaspe
<i>observant. Rege incolumi mens omnibus una est ;</i>	n'ont autant de vénération. Ce roi sauf, elles partagent
<i>amisso rupere fidem constructaque mella</i>	[toutes un esprit unique ;
<i>diripuere ipsae et crates soluere fauorum.</i>	Le perdent-elles, elles rompent le pacte, pillent les magasins
G.4, 210-214	de miel, / D'elles-mêmes, et brisent les claies des rayons.

Cette apologie distanciée s'énonce avec une grande précaution, mais est tout à fait claire. Pour le Romain du I^o S. av JC, l'anarchie qui résulte de l'absence de « roi » équivaut à la période si trouble de la fin de la République. Au contraire, un pouvoir personnel centralise et garantit l'autorité. Mais de rois à la façon grecque ou « barbare », les Romains ne veulent plus. L'image du meilleur gouvernement se prépare donc dans une troisième voie, celle du *princeps* qui annonce l'avènement du pouvoir impérial.

Plus étonnant chez Virgile est le modèle féminin qu'il donne à la fonction monarchique avec la figure de Didon. Didon est une femme de tête, à qui convient la fameuse expression *dux femina facti*²¹, modèle que Rome ne connaît pas dans ses institutions, mais dont elle a fait l'expérience récente avec Cléopâtre. Didon, comme Cléopâtre, a tout fait pour reconstruire son royaume. Elles ont dû l'une et l'autre lutter contre un frère sanguinaire (Pygmalion / Ptolémée)²². Mais Didon a de plus été contrainte, suite au meurtre de Sychée, son époux et roi légitime, de quitter sa patrie phénicienne, et de guider son peuple vers les terres « libyennes » pour y fonder Carthage. Il y a de la part du poète un respect mêlé d'admiration pour cette personnalité attachante, que trop de ressemblance avec la reine égyptienne ne devait pas rendre politiquement correct.

Didon est malmenée par son entourage masculin. Par Enée bien sûr en qui elle voyait un second Sychée. Mais encore par les rois voisins, qui recherchent son alliance, et l'union avec elle, dans l'espoir d'agrandir leur royaume, et de ne pas laisser une femme continuer à gouverner seule. Ces rois sont pour leur part des *tyranni*, de « mauvais rois », acception péjorative que le mot n'avait pas en grec classique.

<i>Te propter Libycae gentes Nomadumque tyranni</i>	À cause de toi, les peuples de Libye et les <u>princes des Nomades</u>
<i>odere, infensi Tyrii ;</i>	me haïssent, les <u>Tyriens</u> me sont hostiles ;
E4, 320-321	

²¹ « Une femme maîtresse de l'action », « une femme qui a tout dirigé ».

²² E1,364 sqq : Vénus, en inconnue, informe Enée sur le passé et le rôle de Didon et son départ forcé de Tyr.

Ces tyrans ne peuvent supporter que leur proie leur échappe au profit d'Enée, un prince de surcroît étranger. Cette femme exceptionnelle doit sans cesse composer devant la lâcheté masculine, et finalement s'incliner devant celle d'Enée qui part accomplir sa mission. Sa seule « faute » est de s'être trop vouée à l'amour (comme Cléopâtre), en quoi elle garde sa faiblesse de « barbare » mue par la passion. Mais il n'est pas sûr que Virgile ait considéré cela comme une faiblesse.

Ainsi l'Afrique septentrionale, bien que familière aux Romains, et bénéficiant d'un long héritage gréco-punique, reste une terre neuve, à la fois exploitable et riche de potentialités.

3. *La terre ingrate des zones méridionale : Garamantes, Gétules, Nasamons, Ethiopiens*

Il est une autre Afrique plus inquiétante. C'est celle qui constitue les zones méridionales, éloignées du littoral, à l'intérieur des terres. Les peuples connus répondent au nom de Garamantes, dans les oasis du Sahara, de Gétules et plus généralement de Nomades. De ces terres difficiles et de leurs points reculés, les Latins ne relatent que peu de choses. La géographie reste sommaire et confuse, et la connaissance des modes de vie des habitants demeure très lacunaire. Ainsi Virgile situe les Massyles à proximité des Syrtes :

Massylum gentes praetentaque Syrtibus arua Les peuples des Massyles et les territoires bordant les Syrtes.
E6, 60

S'agirait-il même des Petites Syrtes, cette localisation est fautive. Les Massyles habitaient au nord-ouest de l'Algérie actuelle. Servius rétablit la vérité, et ajoute que ce peuple appartenait à la Maurétanie, et que son territoire portait même le nom de Massylie²³. Ailleurs (E4, 483), Virgile fait dire à Didon que le temple des Hespérides est gardée par une prêtresse « massylienne », précision floue qui lui permet plus ou moins de rester en accord avec la tradition qui place ce jardin du côté du Couchant (*Hesperus*) :

Hinc mihi Massylae gentis monstrata sacerdos, Là, une prêtresse massylienne vint se présenter à moi,
Hesperidum templi custos... Gardienne du temple des Hespérides...
E4, 483-84

De plus, Virgile, poète pourtant soucieux d'évoquer avec quelque vérité les peuples d'ailleurs, « situe » ce temple en « Ethiopie » (*ultimus Aethiopum locus*, E4,481), terme générique ici, comme « Libye », pour désigner l'Afrique en général. Servius (*Ad Aen* IV, 483) place le site en Cyrénaïque

²³ SERV., *Ad Aen.* VI, 60 : *massylum gentes Massyli sunt Mauri: unde speciem pro genere posuit; nam Aeneas ad Africam venit, cuius partem constat esse Massyliam.*

(ville de Bérénice), ce qui réduit la dénomination de « Massyle », à ne désigner plus que la région d'origine de cette prêtresse²⁴.

Le long des Grandes Syrtes, si inhospitalières, réside néanmoins un peuple des sables, celui du « Nasamon sans ressources » (*inops Nasamon - Phars.IV, 679*). Pline explique l'origine grecque de leur nom, comme dérivant de *me&soj*, « au milieu » et de *almmoij*, « sable »²⁵. Servius pour sa part fait remonter l'origine de ces Nasamons aux Locriens, compagnons d'Ajax²⁶) qui quittèrent la Grèce pour s'installer en différents endroits de la côte des Syrtes²⁷. Ajoutant aux dangers de la côte, ces Nasamons vivaient des rapines des navires échoués :

*hoc tam segne solum raras tamen exerit herbas,
quas Nasamon, gens dura, legit, qui proxima ponto
nudus rura tenet; quem mundi barbara damnis
Syrtris alit. nam litoreis populator harenis
inminet et nulla portus tangente carina
nouit opes: sic cum toto commercia mundo
naufragiis Nasamones habent.*

Phars. IX, 438-44

Ce sol si improductif brûle jusqu'aux rares herbes que cueille le Nasamon, peuple dur, qui tout près de la mer habite, nu, sa campagne ; c'est lui que la barbare Syrte nourrit avec les débris du monde. Car, sur les sables du rivage, ce brigand est aux aguets, et avant qu'une carène ne touche au port, il en connaît les richesses : c'est ainsi, par des naufrages, que le Nasamon fait son commerce avec l'univers entier.

Par ses pillages, ce peuple farouche compense la sécheresse de la nature, et noue des « échanges » au détriment des autres nations. Néanmoins, Virgile témoigne de l'admiration pour le « nomade libyen », ce berger africain, qui vit plus en retrait du littoral, et n'a de ressources que dans son bétail, et non dans les rapines :

*saepe diem noctemque et totum ex ordine mensem
pascitur itque pecus longa in deserta sine ullis
hospitiis: tantum campi iacet. omnia secum
armentarius Afer agit, tectumque laremque
armaque Amyclaeumque canem Cressamque pharetram;
non secus ac patriis acer Romanus in armis
iniusto sub fasce uiam cum carpit, et hosti*

Souvent, jour et nuit, et tout un mois sans interruption, le troupeau paît et va dans de vastes déserts, sans trouver nul abri: si grande est l'étendue de la plaine. Le bouvier africain emmène tout avec lui: son toit, son Lare, ses armes, son chien d'Amyclée et son carquois crétois; c'est ainsi que le Romain vaillant, revêtu des armes de ses pères, quand il poursuit sa route avec un énorme fardeau, établit son camp

²⁴ SERV., *Ad Aen. IV, 483* : *hinc mihi massylae gentis monstrata sacerdos 'monstrata' praedicta: quae est oriundo Massyla, aliquando horti Hesperidum sacerdos, nunc venit de locis quae sunt circa Atlantem: nam aliter non procedit: Massylia enim mediterranea est, Berenice civitas Libyae, unde haud longe horti sunt Hesperidum.*

²⁵ PLIN., *H.N., V, 6* : *Nasamones, quos antea Mesammones* - « les *Nasamones* avaient été nommés *Mesammones* par les Grecs, parce qu'ils étoient situés au milieu des sables ».

²⁶ Il y avait deux Locrides : la Locride opontienne fertile (comprenant l'extrémité orientale de la Thessalie jusqu'au golfe d'Eubée) et la Locride ozolienne montagneuse et indigente (comprise entre le golfe de Corinthe, la Phocide, la Doride et l'Étolie) dite aussi « ozole » (« puante »), du fait de ses marais à l'odeur infecte. Dans l'Iliade, les Locriens [Catalogue des vaisseaux (II, 527-535)] étaient commandées par Ajax fils d'Oilée pendant la guerre de Troie.

²⁷ SERV., *Ad Aen. XI, 265* : *alii hos circa Syrtes posuisse sedes: alii in Libya insulas quasdam inhaerentes occupasse, eosque initio Mesammones, postea corrupte Nasamones appellatos: alii amissa in Syrtibus classe, per mediterranea arietis fortuito ductu iter facientes ad Ammonem pervenisse et oppidum †Aucela inter Nasamones condidisse: alii Africae insulam tenuisse, quae nunc Cercina dicitur.*

ante expectatum positus stat in agmine castris.

et se dresse en colonne devant l'ennemi dont il a devancé l'attente.

G.3, 341-48

C'est la mobilité et l'autosuffisance du bouvier africain qui rendent Virgile admiratif pour cette capacité à se contenter des simples dons de la nature, mais, de surcroît, dans une nature plus stérile encore que pour les bergers de Cisalpine, et hors des limites habituelles d'une propriété²⁸. La comparaison avec le soldat romain qui mène campagne est tout à l'honneur de ces nomades : comme eux, ils se déplacent toujours avec toutes leurs affaires, ils devancent les difficultés climatiques qui sont leurs ennemis, étant continuellement en lutte avec une nature qui les agresse. Cela souligne d'autant mieux l'aspect héroïque de ces peuples, que le poète est le seul à souligner.

De ces peuples nomades, auxquels appartiennent les Garamantes et les Gétules, Salluste fait la description caricaturale d'êtres frustrés et bestiaux :

Africam initio habuere Gaetuli et Libyes, asperi incultique, quis cibus erat caro ferina atque humi pabulum uti pecoribus. Ii neque moribus neque lege aut imperio cuiusquam regebantur: uagi palantes quas nox coegerat sedes habebant.

Bell. Jugurth., 18

L'Afrique, au début, était habitée par les **Gétules** et les Libyens, rudes, grossiers, nourris de la chair des fauves, mangeant de l'herbe comme des bêtes. Ils n'obéissaient ni à des coutumes, ni à des lois, ni à des chefs ; errants, dispersés, ils s'arrêtaient à l'endroit que la nuit les empêchait de dépasser.

Selon l'appréhension qui a cours à la fin de la République, le « barbare », éloigné de la civilisation romaine, est incapable de s'organiser en société disciplinée, mais ne sait que répondre à ses désirs et à ses pulsions. Son environnement le rend semblable au milieu hostile dans lequel il vit, à la fois « fauve » et herbivore (ne soyons pas avares de contradictions !). Il erre sans but jusqu'à ce que la nuit le surprenne.

Didon redoute ces voisins imprévisibles et belliqueux :

Hinc Gaetulae urbes, genus insuperabile bello, et Numidae infreni cingunt et inhospita Syrtis;

E.4, 40-41

Ici les villes des Gétules invincibles à la guerre, et les Numides sauvages, qui t'entourent, et la Syrte inhospitalière ;

- Gétules, Garamantes, Nasamons et Ethiopiens au I^o S. av et ap. J.C

Entre les Gétules, au sud, les Numides, à l'ouest, et les peuples des Syrtes, à l'est, rien qui ne rassure l'intégrité de Carthage si le moindre bouleversement venait la frapper et réduire la pression qu'elle maintient sur ces peuples. De son côté, Lucain mentionne un Gétule toujours disposé à se battre :

²⁸ B1, 53 : *vicino ab limite saepes* (« la clôture servant de limite avec le voisin ») ; la possibilité d'exercer l'activité pastorale est inhérente, dans les *Bucoliques*, au bornage et à la définition d'une propriété, l'un des problèmes vécu par Virgile lui-même à Mantoue ayant du reste été l'expropriation (cf aussi B9).

semperque paratus
inculto Gaetulus equo.

Phars. IV, 677-78

Et toujours le Gétule
est prêt à s'élancer sur un coursier sans apprêt

Leurs chevaux ne possèdent pas l'équipement caractéristique des gens civilisés, *incultus* traduisant l'absence de mors, de selle et de sabots, ce qui n'empêche pas leurs cavaliers d'être des guerriers redoutables qui semblent là encore fusionner avec leur animal.



Les Garamantes donnent lieu à moins de commentaires. Formant, on l'a dit²⁹, la limite méridionale de l'empire, ils se trouvaient encastrés entre les Gétules et les Libyens.

Garamantas: populi inter Libyam et Africam.
Serv., *Ad Aen. VI, 794*

“les Garamantes”: peuples entre la Libye et l’Afrique.

Lucain les dit « brûlés par le soleil » (*Garamante perusto* – *Phars. IV, 679*), laissant à supposer qu'ils étaient plus au sud, plus proches de l'équateur³⁰. Une dernière remarque concernant ces peuples nomades a trait à une coutume vestimentaire :

Hic Nomadum genus et discinctos Mulciber Afros
E.8, 724

Ici, Mulciber [a représenté] le peuple des Nomades africains
[aux robes sans ceinture;

Discinctus, « qui ne possède pas de ceinture », et dont la robe flotte, vise souvent les étrangers, dont la mise serait de ce fait plus négligée, plus efféminée, et révélerait un caractère débauché.

²⁹ Cf *supra*, E.6, 794

³⁰ Tite-Live et Strabon, plus vaguement encore, placent les Garamantes entre les Gétules au Nord et les Éthiopiens au Sud. Hérodote pour sa part (IV, 183) les localise à l'intérieur de la Libye, à trente jours de la Méditerranée. Les Garamantes étaient un ancien peuple libyco-berbère qui nomadisait, depuis le III^e millénaire avant notre ère, entre la Libye et l'Atlas plus particulièrement autour des oasis de Djerma (nom moderne de leur capitale, Garama) et de Mourzouk. Il est probable qu'ils auraient été encore plus au Sud, jusqu'au fleuve Niger et la région de Gao.

L'un des derniers termes polysémiques de l'imaginaire africain reste celui d'Éthiopie. Le mot peut définir, comme on l'a vu précédemment chez Virgile, une large bande de territoire, en Afrique du nord, comprise entre l'Équateur, la mer Rouge et l'Atlantique³¹ ! Il recouvre alors, comme « Libye », une amplitude bien plus importante que le pays éthiopien, mais s'applique surtout au peuple africain, comme pays où l'on rencontre des hommes noirs, des Αιθίοπες (« visages brûlés³² »). L'étiologie, qu'Ovide rappelle, se rapporte au mythe de Phaéton :

*Sanguine tum credunt in corpora summa uocato
Aethiopum populos nigrum traxisse colorem.*

Mét. II, 235-36

Alors, croit-on, c'est à cause du sang appelé à la surface
[de leur corps (par la chaleur)
que les peuples des Éthiopiens ont tiré cette couleur noire.

C'est par la chaleur du soleil proche de la zone équatoriale qu'on expliquait une surchauffe du sang qui modifiait la pigmentation et en donnait la coloration.

Toutefois, si le territoire des Ethiopiens semble considérable, les Anciens leur attribuaient comme berceau primitif les terres en deçà de la Haute Egypte, ce que Virgile sait parfaitement :

*(et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena,
et diuersa ruens septem discurrit in ora
usque coloratis amnis deuexus ab Indis)*

E4, 291-93

([Le Nil] féconde la verdoyante Égypte d'un sable noir,
et son cours en se ruant se divise en sept bouches distinctes,
après être descendu **de chez les Indiens basanés**).

L'appellation d' « Indiens » pour nommer les Ethiopiens remonte à Eschyle qui, dans un passage célèbre du *Prométhée enchaîné*, dit que l'on trouve ce peuple de couleur jusqu'en Inde³³.

Globalement, ces peuples vivants aux limites méridionales de l'Afrique romaine représentent un univers différent, plus ou moins hostile, qui ne rassure pas l'occupant italien. Cet inconnu garde une part d'étrangeté comme le territoire africain, bien moins avenant que le sol latin.

³¹ HOM., *Odyssée* I, 22-26, parle des Ethiopiens, « les plus éloignés des humains, divisés en deux, les uns au soleil couchant, les autres au levant ». Double distinction qu'atteste Hérodote entre : Ethiopiens d'Afrique (II et III) et Ethiopiens d'Asie (III, 94; VII, 70); Ethiopiens Longues-Vies (III, 17, 97; VII, 9, 18, 69; IX, 32) et Ethiopiens nomades du littoral (IV, 168-186).

³² De αἶθω, « brûler » et ὄψ, le « visage », cf HEROD., *Hist.* II, 22 (οἱ ἄνθρωποι ὑπὸ τοῦ καύματος μέλανες ἐόντες).

³³ ESCH., *Prométhée enchaîné*, 807-809. Pour les commentaires : S. Saïd, *Sophiste et tyran ou le problème du Prométhée enchaîné*, Paris (1985) ; M. Casevitz, « L'Inde des poètes grecs, d'Eschyle à Nonnos », in *Inde, Grèce ancienne*, P.U. de Franche Comté (1995).

II. Un territoire hostile, lieu de perdition

1. Le désert

Alors que l'Italie demeure un pays tempéré, maintes fois représentée comme la patrie de l'Âge d'or par les poètes, l'absence d'eau et la chaleur extrême qui règnent en Afrique l'ont rendue inhospitalière, pour ne pas dire terrifiant, à l'imaginaire romain. C'est là encore par le mythe de Phaéton, repris aux Grecs, qu'Ovide justifie l'aridité qui y règne (*Mét.* II, 230-239) : en volant les chevaux du soleil à son père, Phaéton a durablement asséché la « Libye » où s'étend désormais un grand désert. Les *deserta* sont d'abord, on le sait, aux yeux des Romains, des lieux abandonnés de toute présence humaine³⁴. Ce qu'entend sans doute aussi Enée, perdu dans les immensités de la Tunisie « libyenne », et qui s'en plaint à Vénus :

*Ipsè ignotus, egens, Libyaè deserta peragro,
Europa atque Asia pulsus.'*

Moi-même, méconnu, démuné, je parcours les déserts de Libye,
repoussé de l'Europe et de l'Asie".

E1, 384-85

Cette impression d'isolement et d'abandon crée une inquiétude supplémentaire, après la tempête essuyée par les Enéades, qui sera compensée par la grande activité régnant à Carthage et l'accueil de la reine. Mais immanquablement ces lieux « abandonnés » ramènent à l'imaginaire du désert qui lui correspond en propre : lieu où l'eau est rare, et où les mœurs de ces habitants sont rudes. Ainsi, dans les propos d'Anna, sœur de Didon :

*Hinc deserta siti regio, lateque furentes
Barcaei...*

Là, une région abandonnée à la soif, et ces forcenés
De Barcéens³⁵ sur une vaste étendue...

E.4, 43-44

L'infertilité du sol africain, son *no man's land*, du moins considéré tel avant le regard porté par Théodore Monod, se traduit par l'envahissement du sable et une température brûlante qui détruit toute vie :

*At, quaecumque uagam Syrtim complectitur ora
sub nimio proiecta die, uicina perusti
aetheris, exurit messes et puluere Bacchum
enecat et nulla putris radice tenetur.
temperies uitalis abest, et nulla sub illa*

Mais, la côte qui embrasse la Syrte vagabonde,
placée sous un ciel trop ardent, et voisine de la brûlante
zone, brûle les moissons, réduit Bacchus
en poussière, et aucune racine ne retient les sols vermouls.
Un climat propice à la vie y fait défaut, et cette terre ne reçoit

³⁴ CATUL., *Carmina* 64, 133 (*deserto liquisti in litore, Theseu?*) & 64, 185-86 (*omnia muta, / omnia sunt deserta, ostentant omnia letum*): le rivage solitaire où est abandonnée Ariane est celui de Naxos, la plus fertile des Cyclades.

³⁵ Virgile ne vise pas la Barca de Cyrénaïque (Ptolémaïs, fondée au VI^e S. av J.C), mais une nation rude et imaginaire, en qui il voit l'origine des Barca, famille carthaginoise d'Hamilcar et d'Hannibal.

*cura Iouis terra est; natura deside torpet
orbis et inmotis annum non sentit harenis.*

Phars. IX, 431-37

aucune attention de Jupiter ; la nature y languit oisivement,
et la terre ne ressent pas les saisons de par ses sables immobiles.

Cette dégénérescence est volontiers reprise et dramatisée par Lucain :

*Duc age per Scythiae populos, per inhospita Syrtis
litora, per calidas Libyae sitientis harenas*

Phars. I, 367

Allons, mène-nous à travers les peuples scythes,
[les rivages des Syrtes
inhospitaliers, les sables brûlants de la Lybie assoiffée...

Message tout à fait explicite, prononcé par Laelius à l'adresse de César, pour lui témoigner sa ferveur et celle de l'armée : peu importe les extrémités qu'ils devront endurer pour leur chef. La Libye est à la fois l'image des privations rudes qu'ils rencontreront, et la préfiguration du lieu terrible où se résoudra le conflit bien plus tard. Le sable traduit donc l'enlèvement dans les épreuves qui attendent les césariens.

Parmi les maux directement associés au désert figure la soif qui inquiète Mélibée :

At nos hinc alii sitientis ibimus Afros

B.1, 65

Quant à nous autres, nous irons d'ici chez les Africains assoiffés.

Malgré l'hyperbole, l'angoisse de la soif que l'on pouvait ressentir en Afrique est bien perceptible dans ce passage où Mélibée imagine, en berger exproprié, devoir s'exiler et recevoir un châtement terrible.

2. Le vent, les écueils

Le facteur asséchant qui rend le désert toujours plus inculte et moins habitable, est le vent. C'est précisément, dit Lucain, parce qu'aucun obstacle n'arrête ce vent chaud qu'il provoque ses ravages sur les campagnes :

*Non montibus ortum
aduersis frangit Libye scopulisque repulsum
dissipat et liquidas e turbine soluit in auras,
nec ruit in silvas annosaque robora torquens
lassatur: patet omne solum, liberque meatu
Aeoliam rabiem totis exercet harenis,
et non imbriferam contorto puluere nubem
in flexum uiolentus agit: pars plurima terrae
tollitur et numquam resoluta uertice pendet.*

Phars., IX, 449-57

Point de montagne
contraire contre laquelle la Libye casse ses assauts, ni de rochers
qui repoussent et dissipent les souffles impétueux de son tourbillon.
Point de forêts sur lesquelles fondre, ni de chênes nouveaux
sur lesquels se fatiguer en tournant. Tout sol est à découvert, et
disponible au passage, il excite la rage d'Éole sur les sables tout entiers,
et, dans une colonne de poussière, il agite en biais, avec violence,
un nuage stérile en pluie : une très importante partie de terre
se soulève, et jamais ne se suspend en dispersant sa cime.

Le mot de Libye tirerait directement son origine de ce vent du sud-ouest, appelé λίψ (Gén. λιβός) par les Grecs, et qui correspond à l'actuel *libeccio*, vent violent en toutes saisons, qui traverse l'Italie et la Corse, et qui est accompagné en hiver de fortes précipitations. Les Latins l'appellent à leur tour *libs* ou

*liba*³⁶, et créent à partir de lui le nom de *lipuia*, « pénurie d'eau³⁷ ». Mais c'est encore le nom d'*Africus* (*ventus*) qu'ils lui donnent de préférence et qui désigne ce vent pluvieux en provenance de la région de Carthage. L'*Africus* est redouté des marins à qui il rend la navigation difficile entre Rome et l'Afrique. C'est lui, accompagné de l'Eurus (vent d'est-sud-est) et du Notos (vent du sud), qui suscitent la tempête poussant Enée, contre son gré, sur les rivages africains :

*Incubere mari, totumque a sedibus imis
una Eurusque Notusque ruunt creberque procellis
Africus, et uastos uoluunt ad litora fluctus.*

E1, 84-86

Ils se sont abattus sur la mer, et tout entière de ses profonds abîmes ensemble l'Eurus et le Notus la soulèvent, et l'**Africus fécond en bourrasques**, tandis que d'énormes vagues déferlent vers les [rivages.

Horace cite à l'envie les caprices de l'*Africus* qui rendent la traversée vers l'autre continent si périlleuse. L'allégorie du vaisseau de la République n'échappe pas ainsi aux ballottements de son souffle hostile:

*Nonne uides ut
nudum remigio latus,
et malus celeri saucius Africo
antemnaque gemant*

Odes I, 14, 3-6

Ne vois-tu pas comme ton flanc est dépourvu d'aviron, comme **ton mât est blessé par le rapide Africus**, et comme tes vergues gémissent

Le poète souhaite de même bon vent à Virgile qui s'embarque pour Athènes, en espérant voir sa nef échapper au « vif Africus luttant contre les Aquilons³⁸ ». Les commerçants étaient les plus exposés au naufrage et risquaient de perdre la cargaison des richesses amassées patiemment, quand bien même, certains d'entre eux se croyaient invulnérables:

*Non est meum, si mugiat Africis
malus procellis, ad miseris preces
decurrere et uotis pacisci,
ne Cypriae Tyriaeque merces
addant auaro diuitias mari.*

Odes III, 29, 57-61 (à Mécène)

Ce n'est point mon fait, si **mon mât mugit sous les Africaines tempêtes**, de recourir à de lamentables prières et de faire un pacte au moyen de vœux de peur que les marchandises Cypriennes et Tyriennes n'augmentent les richesses de la mer avare.

Les effets de ce vent, conjugué peut-être à d'autres, comme le sirocco, sont nuisibles pour les sols jusqu'en Italie. Phydilé voit ainsi son foyer menacé par la destruction de sa vigne, et, pour s'en défendre, Horace préconise quelques pieux sacrifices :

³⁶ *libs, libis, m.*, ou *liba* (l'un et l'autre chez PLINE - *H.N.* II, 46-48 & XVIII, 49): vent du sud-ouest.

³⁷ SERV., *Ad Aen.* I, 22 : *dicta autem Libya vel quod inde libs fiat, hoc est africus, vel ut Varro ait, quasi uel ut Varro ait, quasi lipuia, id est egens pluuiiae. Sic Sallustius "caelo terraque penuria aquarum".*

³⁸ HOR., *Odes I*, 3, 9 : *praecipitem Africum / decertantem Aquilonibus.*

*Nec pestilentem sentiet Africum
fecunda uitis*

Odes III, 23, 5-6

Ainsi, elle ne sentira point **le vent empesté de l'Africa**
Ta féconde vigne.

Servius, commentant la description que Virgile fait de l'Etna, explique d'une part que ce sont les mouvements des eaux et le découpage de la côte qui entraîne ce vent violent³⁹, d'autre part, que la fumée, et les cendres chaudes de l'Etna (non ses feux) sont bien attisées par les souffles de l'Africus et de l'Eurus conjugués⁴⁰.

3. Les écueils

Mais les dangers les plus fréquents restent sur mer, occasionnés autant par l'*Africus* que par les récifs qui jalonnent l'espace maritime entre la Sicile et l'Afrique. Rappelons que la tempête essuyée par les Enéades au tout début du livre I de l'épopée virgilienne se déroule précisément dans cette zone. Le poète évoque, à l'entrée de la baie de Carthage les îles Egimures (Zembra Simbolo aujourd'hui):

*Tris Notus abreptas in saxa latentia torquet
(saxa uocant Itali mediis quae in fluctibus aras)
dorsum immane mari summo.*

E1, 108-110

Le Notus saisit trois navires qu'il projette sur des récifs invisibles, écueils au milieu des flots que les Italiens appellent « Autels », dos monstrueux à la surface de la mer.

Le nom d' « autel » viendrait, selon Servius, de ce que les Africains et les Romains avaient conclu le traité mettant fin à la deuxième guerre punique en cet endroit qui délimitait les frontières de leur empire⁴¹. L'euphémisme rend compte de l'aspect sacré du lieu, dont la dangerosité manifeste la volonté des dieux à l'égard de ceux qui ne respectent pas les traités.

Toutefois, la mer la plus aléatoire pour la navigation reste au voisinage des Syrtes. Le terme⁴², qui désigne des points géographiques, ceux à la fois de la Grande Syrte bordant la côte lybienne (golfe de la Sidre), et de la Petite Syrte longeant la côte orientale de la Tunisie (golfe de Gabès), correspond à une zone extrêmement dangereuse, en raison des courants qui y règnent et des bancs de sable. Le mot prend ensuite en latin un sens commun définissant les bas-fonds, les plages de sable arides, et, par extension, le naufrage :

*tris Eurus ab alto
in breuia et Syrtis urguet, miserabile uisu,*

L'Eurus pousse trois [navires]
sur les bancs de sable des **Syrtes**, (triste spectacle),

³⁹ SERV., *Ad Aen.* III, 571 : *Item novimus ex aquae motu ventum creari. Esse etiam concavas terras [...] Hae speluncae recipientes in se fluctus, ventum creant...*

⁴⁰ SERV., *Ad Aen.* III, 571 : *flatuum Euri vel Africi interdum fumum, interdum favillas, nonnumquam vomit incendia.*

⁴¹ SERV., *Ad Aen.* I, 108 : *saxa ob hoc Itali aras vocant, quod ibi Afri et Romani foedus inierunt et fines imperii sui illic esse voluerunt.*

⁴² Syrte vient du grec *σύρτις*, « attirer », en raison du tournoiement des flots qui attirent les vaisseaux. Varron (*De Ora Maritima*, 1) attribue ce mouvement continuels du fond de la mer à des « bouffées » de vent souterrain qui viennent de la côte et déplacent à la fois les flots et les sables.

inlidunt uadis atque aggere cingit harenae. les enlises dans ces bas-fonds, les mure dans un rempart de sable.
E1, 111-112

Les flots libyens étaient à ce point légendaires pour leurs remous que Virgile n'hésite pas à leur comparer la masse des combattants se rangeant du côté de Latinus qu'il cite dans le catalogue des belligérants (E7, 647-817) :

quam multi Libyco uoluuntur marmore fluctus Aussi nombreux la mer marbrée de Libye roule de flots
saeuus ubi Orion hibernis conditur undis; lorsque le cruel Orion s'enfonce dans ses houles hivernales...
E7, 718-19

Ainsi la Libye, malgré sa « mer poissonneuse »⁴³, reste particulièrement hostile, car prise entre deux naufrages : celui des eaux, ou celui des sables, ce que résumant ces deux vers de Lucain :

Hinc torrente plaga, dubiis hinc Syrtibus orbem Monde ayant d'un côté la zone brûlante, et de l'autre les
Phars. IX, 861 [écueils des Syrtes !]

4. Le pays de la perte

Pour l'ensemble des raisons exposées, la mer et le sol africains paraissent à ce point hostiles à l'imaginaire romain qu'ils créent une sorte de repoussoir. Rien n'est plus impensable que l'exil vers cette terre lointaine. On a vu précédemment le berger Mélébée recourir à un *adynaton* pour qualifier le drame que constitue pour lui l'expropriation hors de son petit domaine : il ira mourir au pays de la soif⁴⁴ ! Cette figure hyperbolique, assez rare, a pour but de suggérer une situation « impossible », reposant sur des changements de nature ou de caractères que ne permet pas l'état actuel des choses⁴⁵. Pareillement, Cornelius Gallus, qui fut gouverneur de l'Égypte, se dit incapable de résister à la puissance d'Eros, quand bien même il pourrait aller sous toutes les latitudes conduire ses brebis :

Non illum nostri possunt mutare labores, Nos épreuves ne peuvent faire changer Amour
nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus, pas même si nous buvions à l'Hèbre, au milieu des frimas,
Sithoniasque niues hiemis subeamus aquosae, et que nous subissions les neiges de Sithonie à l'hiver humide,
nec si, cum moriens alta liber aret in ulmo, pas même si, alors que, mourante, l'écorce se dessèche à la cime de
Aethiopum uersemus ouis sub sidere Cancri. l'ormeau,
Omnia uincit Amor: et nos cedamus Amori." nous conduisons nos brebis sous l'étoile du Cancer des Éthiopiens :
B10, 64-69 l'Amour soumet tout ; nous aussi, cédon à l'Amour."

L'évocation de l'ailleurs reste très expressive à travers la figure de l'*adynaton*. A un pays glacial – la Thrace avec l'Hèbre, son fleuve, et la Sithonie, sur la presqu'île de Chalcidique – s'oppose un pays brûlant, celui des Éthiopiens. Le choc de températures et de conditions extrêmes renforcent l'impression

⁴³ Cf *supra*, VIRG. E4, 255 : *piscosos scopulos*.

⁴⁴ Cf *supra*, VIRG. B1, 65 : *sitientis ibimus Afros*.

⁴⁵ DUTOIT, Ernest : *Le thème de l'adynaton dans la poésie antique*, Paris (1936). Par exemple : B.1, 59-63 : « le cerf ira paître en plein ciel [...], le Parthe boire l'eau de la Saône, ou le Germain celle du Tigre... ».

d'éloignement, de singularité par rapport au monde de « l'ici », et suscitent un sentiment d'impuissance : il n'y a plus rien à faire, l'épreuve qui pèse sur Gallus est trop sévère pour lui permettre de relever des défis.

Mais la perdition semble plus rude encore dans l'image africaine qui met en cause bien plus dangereusement l'intégrité de l'être que ne le fait l'univers thrace. Là où la possibilité de boire subsiste (*bibamus*), la sécheresse défait l'arbre (*aret*) ; là où la neige laisse l'éventualité de se prémunir (*nives*), l'étoile du Cancer, annonciatrice de l'été, ne laisse entrevoir à terme que la mort (*moriens*). Très clairement, le pays « éthiopien » apparaît comme un lieu ultime où l'on peut assurément disparaître.

Graduellement, les aspérités de l'Afrique ont dévoilé un visage moins agréable que celui que nous avait d'abord dépeint l'imaginaire latin. Cette terre étrangère est apparue comme un territoire hostile et dangereux, où il ne vaudrait mieux pas vivre de manière reculée. Mais elle peut aussi se montrer sous un jour de bizarrerie plus déconcertant encore.

III. Où le divin et l'animalité se côtoient...

1. Les dieux et l'animalité

Les dieux « africains », ce ne sera pas vraiment une surprise, se résument à ceux de la triade capitoline. Bien sûr, il y aura des variantes. La particularité de Jupiter-Ammon, ce Jupiter « des sables », dont le sanctuaire se trouvait dans une oasis au centre du désert de Libye (actuelle oasis de Syouah)¹, était d'être un « dieu cornu », *cornigerique Iouis* (*Phars.* IX, 545). La raison en est donnée par Servius :

*altera autem columba pervenit in Libyam et ibi
consedit super caput arietis praecepitque ut Iovis
Ammonis oraculum constitueretur.*

Ad Aen. III, 466⁴⁶

Mais une seconde colombe parvint en Libye, s'assit là sur la tête d'un bélier et prescrivit que l'oracle de Jupiter Ammon y fût fondé.



Jupiter Hamon - monnaie de Cyrène
(Wien, Kunsthistorisches Museum)

On comprend que le bélier remplace le taureau, en Afrique, car il est moins dépensier en pâturages et en eau, et continue de manifester la puissance de l'instinct viril. Servius insiste pour sa part sur une autre identification symbolique :

⁴⁶ Dans son commentaire du vers E3, 466 (*ingens argentum, Dodonaeosque lebetas*), Servius rappelle la légende (*fabula*) de fondation de deux sites oraculaires, de Dodone et d'Ammon, grâce à deux colombes parlantes (*duas columbas humanam vocem edentes*) qui en « prescrivirent » le lieu.

*Unde factum est, ut Iovi Ammoni, ab arenis dicto,
templum cum simulacro cum cornibus arietinis
constitueretur: quod ideo fingitur, quia satis eius
sunt involuta responsa, aut quia Libyes Ammonem
arietem appellant.*

Ad Aen. IV, 196

Ce qui a entraîné que l'on a édifié en l'honneur de Jupiter Ammon, dont le nom vient de « sable », un temple avec une statue en corne de bélier : on a imaginé que c'était du fait que ses réponses sont assez enroulées, ou parce que les Libyens appelle Ammon « le Bélier ».

Que ce soit par la statue de corne, ou par les circonvolutions de paroles (*involuta*) qui, comme les cornes de bouc, entortillent toute réponse oraculaire à sa volontaire obscurité, le commentateur n'appréhende pas l'origine de l'identification avec l'animal. Ce pays de la soif rappelle à Servius le mythe d'Hercule qui, dans sa marche vers les Ethiopiens (*Indos*), souffrit tant du manque d'eau (*fatigatus siti*) qu'il implora Zeus son père, lequel lui envoya un bélier qui fit jaillir une source sous son sabot⁴⁷.

À l'époque de Virgile déjà, l'oracle avait perdu toute sa réputation et n'était plus qu'une tradition littéraire. Quand *Fama* divulgue la liaison des amants Enée et Didon (E4, 173-218), c'est l'occasion pour le poète d'évoquer le site, et d'inventer une histoire au sujet de Iarbas, roi libyen qui convoite la main de Didon :

*Hic Hammonem satus, rapta Garamantide Nympha,
templa Ioui centum latis immania regnis,
centum aras posuit, uigilemque sacrauerat ignem,
excubias diuom aeternas, pecudumque cruore
pingue solum et uariis florentia limina sertis.*

E4, 198-202

Ce fils d'Hammon et d'une nymphe enlevée au pays des Garamantes, avait élevé pour Jupiter cent temples immenses, dans son vaste royaume, cent autels, et il lui avait consacré un feu qui veille, éternelle sentinelle des dieux. Du sang des brebis Le sol était gras et les seuils fleuris de guirlandes variées.

Ce roi jaloux est le possesseur d'Ammon, auquel s'attache encore, au « temps » d'Enée, un immense prestige, que reflète le nombre considérable de sanctuaires tout comme l'effervescence des rites. Sa légitimité lui vient en droite ligne de Jupiter (« Hammon⁴⁸ ») et de cette nymphe garamantide, inconnue par ailleurs. Le poète attribue ici à Ammon des aventures sentimentales, comme celles dont était coutumier le Zeus grec.

Lucain (*Pharsale*, 9, 511-586) a laissé une description, détaillée mais non moins imaginaire du sanctuaire, relative à la visite que Caton fit au temple :

*Ventum erat ad templum Libycis quod gentibus unum
inculti Garamantes habent. stat sortiger illic
Iuppiter, ut memorant, sed non aut fulmina uibrans
aut similis nostro, sed tortis cornibus Hammon.
non illic Libycae posuerunt ditia gentes*

On approchait de ce temple, le seul qu'en Libye possèdent les Garamantes incultes. C'est là que se dresse Jupiter oraculaire, à ce qu'on rappelle, non pas brandissant ses foudres ou semblable au nôtre, mais Ammon aux cornes de bélier. Les nations libyennes n'ont pas placé à cet endroit de riches

⁴⁷ SERV, Ad Aen. E4, 196 (*per deserta Libyae*) : *Liber, vel ut alii dicunt, Hercules, cum Indos peteret, et per deserta Libyae, hoc est per Xerolibyam, exercitum duceret, fatigatus siti Iovis patris imploravit auxilium: cui ille arietem ostendit, quem secutus ille pervenit ad locum quandam, in quo aries terram pede suo scalpsit, e quo loco fons manavit.*

⁴⁸ Orthographe latine

*templa, nec Eois splendent donaria gemmis:
quamuis Aethiopum populis Arabumque beatas
gentibus atque Indis unus sit Iuppiter Hammon,
pauper adhuc deus est, nullis uiolata per aeuum
diuitiis delubra tenens, morumque priorum
numen Romano templum defendit ab auro.
esse locis superos testatur silua per omnem
sola uiuens Libyen. nam quidquid puluere sicco
separat ardentem tepida Berenicida Lepti
ignorat frondes: solus nemus abstulit Hammon.
siluarum fons causa loco, qui putria terrae
alligat et domitas unda conectit harenas.
hic quoque nil obstat Phoebo, cum cardine summo
stat librata dies; truncum uix protegit arbor,
tam breuis in medium radiis compellitur umbra.*

Phars., 511-530

temples, et les offrandes ne luisent pas de bijoux orientaux :
bien qu'il soit pour les peuples heureux de l'Éthiopie et de l'Arabie,
et les nations de l'Inde, le dieu unique, Jupiter Hammon,
ce dieu n'en est pas moins pauvre, conservant à travers les âges
un sanctuaire entâché d'aucune richesse, mais en accord avec les mœurs
ancestraux, sa puissance défend son temple de l'or des Romains.
Qu'il existe en ces lieux des dieux d'en-haut, c'est ce qu'atteste une forêt,
la seule verdoyante par toute la Libye. Car l'étendue de poussière sèche
qui sépare la chaude Leptis de la brûlante Bérénice
ne connaît pas de feuillages : la forêt d'Ammon a tout pris pour elle.
Une fontaine est cause pour ce lieu de ses arbres, elle retient en terre
les putréfactions, et se mêle aux sables domptés par l'onde.
Ici rien non plus ne fait obstacle à Phébus, quand de son pivot élevé
il tient le jour en balance ; l'arbre couvre à peine son tronc,
l'ombre si courte est contractée au milieu par les rayons.

Curieusement, Lucain se montre plus virgilien ici que le poète de Mantoue lui-même. Il lie le sentiment religieux non pas à la majesté culturelle du lieu, mais bien à son milieu naturel, qui renoue avec la religion primitive des Romains eux-mêmes, avant qu'ils ne mesurent l'importance d'un temple au nombre de richissimes offrandes qui le paraient. Ainsi, Lucain retrouve-t-il, en ce pays sauvage des Garamantes, un site magiquement épargné, représentant de l'antique religion. La divinité s'y ressent (*esse locis superos testatur* – v. 522) en ce qu'elle fait fleurir la zone forestière de l'oasis au milieu des étendues désertiques, et lui permet de résister au soleil ardent.

La déesse Junon n'est mentionnée que par Virgile comme protectrice des Puniqes :

*Karthago, [...]
quam Iuno fertur terris magis omnibus unam
posthabita coluisse Samo; hic illius arma,
hic currus fuit; hoc regnum dea gentibus esse,
si qua fata sinant, iam tum tenditque fouetque.*

E1, 15-19

Carthage [...]
que Junon, dit-on, plus que toute autre cité
chérissait, plus même que Samos. Là étaient ses armes,
là son char ; que ce royaume s'étendrait sur les nations,
si les destins y consentaient, c'était déjà alors le but,

[le désir de la déesse.

La déesse est une figure inquiétante pour les Romains, à ce stade de l'*Enéide*, puisqu'elle menace délibérément la naissance de Rome. Tout le poème pourrait se résumer à une lente conversion de la déesse en faveur des Troyens. Mais pour l'heure, Carthage, l'anti-Rome, est une Rome à son apogée, qui sera sacrifiée – et le destin de l'Afrique avec elle – au profit de la puissance de Rome. C'est Junon – la Tanit punique - dit Virgile, qui protégea les Tyriens lors de leur traversée vers l'Afrique. La déesse les guida vers la découverte d'une tête de cheval qui devint rapidement l'indice de la protection de la déesse et l'emblème de Carthage :

*Lucus in urbe fuit media, laetissimus umbra,
quo primum iactati undis et turbine Poeni
effodere loco signum, quod regia Iuno
monstrarat, caput acris equi; sic nam fore bello
egregiam et facilem uictu per saecula gentem.*

E4, 441-45

Il y avait au centre de la ville un bois sacré, très fourni en ombre,
lieu où, à leur arrivée, les Puniques, malmenés par les flots et la tempête,
sortirent de terre le signe que la royale Junon
leur avait annoncé, la tête d'un cheval fougueux ; ainsi donc à la guerre,
leur nation serait incomparable et vivrait prospère pendant des siècles.

L'animal est soudé, comme à Athènes, au mythe de fondation de la cité, dont il symbolise la prospérité grâce à ses usages militaires et domestiques.



Bronze (Shekel léger) de Carthage avec, sur l'avvers, la déesse Tanit, et, sur le revers, un buste de cheval devant un petit palmier (vers 300-250 av J.C.)

Enfin, Athéna-Minerve reçoit, dans sa présence africaine, le nom rare de *Tritonia*, simple épithète joint à Pallas (E2, 615), ou adjectif substantivé (E2, 171⁴⁹). C'est le premier cas dans la littérature latine où Athéna est appelée ainsi, probablement sur le modèle homérique de Tritogénéia⁵⁰. Mais le qualificatif virgilien vient pour sa part du lac Tritonis (*palus Tritonis* – actuel Chott Djerid) comme Servius l'explique :

*Aut a Tritone amne Boeotiae, aut a Tritonide palude
Africae, iuxta quam nata dicitur, secundum Lucanum
et se dilecta Tritonida dixit ab unda.*

Serv. *Ad Aen.* III, 466

[Tritonia] vient soit du Triton, le fleuve de Béotie, soit du **Tritonis, le marais africain**, à côté duquel naquit, dit-on, [la déesse], et, selon Lucain, « elle se nomma *Tritonia* en vertu de cette onde qui lui était chère ».

Lucain s'attarde en effet sur ce mythe peu connu :

*[pars ratium maior]
torpentem Tritonos adit inlaesa paludem.
hanc, ut fama, deus quem toto litore pontus*

[Un plus grand nombre des vaisseaux]
va aborder sans dommage au **marais dormant de Triton**.
C'est lui, dit la tradition, que le dieu aime, quand de tout le rivage, le pont

⁴⁹ E2, 615 : *Iam summas arces Tritonia, respice, Pallas / insedit.* E2, 171 : *Nec dubiis ea signa dedit Tritonia monstris.*

⁵⁰ Par exemple : *Illiade* IV, 515 ; VIII, 39 ; XXIII, 183. *Odyssée* III, 578.

*audit uentosa perflantem marmora concha,
hanc et Pallas amat, patrio quae uertice nata
terrarum primam Libyen (nam proxima caelo est,
ut probat ipse calor) tetigit, stagnique quieta
uoltus uidit aqua posuitque in margine plantas
et se dilecta Tritonida dixit ab unda.*

Phars. IX, 347-54

l'écoute animer du souffle de sa conque éventée sa surface de marbre ;
C'est lui que Pallas aime aussi, elle qui, née de la tête de son père,
toucha là sa première terre, la Libye (car c'est la plus proche du ciel
comme le prouve sa chaleur même), et dans l'eau tranquille de l'étang
elle vit son visage, posa ses pieds sur son rebord,
et elle se nomma *Tritonia* en vertu de cette onde qui lui était chère.

Véritable petite mer intérieure (*pontus*) en Tunisie, le lac Tritonis s'est ainsi vu habité primitivement par l'une des déesses les plus importantes du panthéon grec, au tout début de son existence. C'est là qu'elle a fait l'expérience du sol terrestre, qu'elle a découvert sa physiologie, et, en hommage, décidé d'en prendre le nom. C'est bien le témoignage que l'Afrique est elle-même une terre divine, de manière aussi patente que la Grèce ou l'Italie.

2. Figures sauvages de l'animalité

Les animaux sauvages de l'Afrique ont fasciné l'imaginaire latin. L'étrangeté de ces animaux, qu'on ne trouvait pas sous les latitudes de l'Europe, mais aussi le besoin de mesurer l'ingéniosité des hommes à la férocité animale en est cause. Lucain témoigne ainsi d'une coutume particulière de chasse aux lions :

*Et solitus uacuis errare mapalibus Afer
uenator ferrique simul fiducia non est
uestibus iratos laxis aperire leones.*

Phars. IV, 684-86

L'Africain habitué à circuler avec ses vaines cabanes
en chasseur et qui ne met pas sa confiance dans le fer
mais enveloppe les lions courroucés de ses vêtements amples.

Le courage de l'Africain est ici mis en exergue : la fragilité de ses moyens, ses cabanes sans système de défense, ses vêtements trop larges, sont un plus sûr moyen de chasse, grâce à son expérience que les armes dont disposerait un Romain.

Très souvent, le lion sert dans les comparaisons à souligner la détermination et le courage. Virgile montre ainsi Turnus comme un lion blessé, dans un ultime assaut :

*Poenorum qualis in arvis
saucius ille gravi venantum vulnere pectus
tum demum movet arma leo gaudetque comantis
excutiens cervice toros fixumque latronis
inpavidus frangit telum et fremit ore cruento:
haud secus adcenso gliscit violentia Turno.*

E12, 4-9

Ainsi dans les champs puniques,
Blessé à la poitrine comme il est par les coups puissants des chasseurs,
le lion agite précisément alors ses armes et se plaît à faire saillir
sous sa crinière les muscles de son cou ; sans peur, il brise le trait
qu'ont fiché en lui les bandits, et rugit, la gueule sanglante.
De la même manière la violence se propage chez Turnus enflammé.

L'*incipit* de ce dernier chant de l'*Enéide* contient en germe sa fin. C'est parce que Turnus, est enragé et indomptable comme un lion blessé qu'Enée n'aura d'autre alternative que d'essuyer sa fureur et de le tuer. A cette image négative, Lucaïn répond différemment quand il montre César traversant le Rubicon et déclenchant la guerre civile :

*Inde moras soluit belli tumidumque per amnem
signa tulit propere: sicut squalentibus aruis
aestiferae Libyes uiso leo comminus hoste
subsedit dubius, totam dum colligit iram;
mox, ubi se saevae stimulauit uerbere caudae
erexitque iubam et uasto graue murmur hiatu
infremuit, tum torta leuis si lancea Mauri
haereat aut latum subeant uenabula pectus,
per ferrum tanti securus uolneris exit.*

Phars. I, 204-12

Ensuite, il interrompit tout retard de guerre, et par le fleuve en crue fit passer ses enseignes en hâte : tout comme, dans les champs desséchés de la brûlante Libye, le lion, ayant en vue l'ennemi devant lui, s'arrête, incertain, pendant qu'il rassemble toute sa fureur ; Sitôt qu'il s'est excité par les coups de sa queue cruelle, qu'il a dressé sa crinière, et que de sa gueule déployée il a fait gronder son grave rugissement, alors la lance légère du Maure en tournoyant a beau se fixer ou les épieux entamer sa large poitrine, il se précipite, sans égard pour une blessure si grande, au-devant du fer.

Le « lion » César, blessé, ne répond pas tant à la fureur par un ultime baroud d'honneur, qu'à une volonté de réparer l'injustice qui lui est faite. La rage devient alors l'image positive d'une ténacité sans faille. Cette détermination du lion, qui fait sa force même, est souvent employée à contre-courant par les poètes. Dans la *Cinquième Bucolique*, les « lions puniques » cèdent au chagrin que provoque en eux la mort du berger-poète Daphnis :

*Daphni, tuum Poenos etiam ingemuisse leones
interitum montesque feri silvaeque loquantur.*

B5, 27-28

Les lions puniques, Daphnis, ont même gémi sur ta mort, à ce que disent les montagnes sauvages et les forêts.

Bien sûr l'image est précieuse et surréaliste, destinée à montrer que le cœur le plus dur s'est laissé fléchir par une peine que rien n'égale. Détourné ainsi de son contexte, le lion peut même servir un propos galant, chez Catulle :

*Ni te perdit amo atque amare porro
omnes sum assidue paratus annos,
quantum qui pote plurimum perire,
solus in Libya Indiaque tosta
caesio ueniam obuius leoni.'*

Carm. 45, 3-7 (Septimius à Acmé)

Si je ne t'aime éperdument, et si je ne suis disposé à t'aimer plus avant, sans arrêt, pendant toutes ces années, autant qu'il se peut, il vaut bien mieux pour moi périr, venir seul, en Libye ou dans l'Inde brûlante, me trouver nez à nez avec un lion aux yeux pers."

Autant de paroles en l'air qui révèlent cette fois l'inconscience d'un amour qui ne soupèse pas les dangers et tient de vaines promesses qui amusent le poète.

Parlant de l'ourse (au féminin), les poètes ne représentent pas de chasse, mais uniquement le résultat de cette chasse, à savoir la peau de l'animal :

*Sociasque rates occurrit Acestes,
horridus in iaculis et pelle Libystidis ursae,*

E5, 36-37

Il accourt vers les vaisseaux alliés, Aceste,
hérissé de javelots et revêtu de **la peau d'une ourse de Libye.**

Servius pense que *libystidis ursae* n'est utilisé qu'à titre générique pour une bête sauvage, et qu'il peut s'agir d'une peau de lion ou de panthère⁵¹. A tort, la peau de l'ourse étant plus enveloppante et plus chaude, plus adaptée à la vie des camps. De plus, l'expression est reprise par Virgile, au moment où Evandre accueille Enée dans son humble cabane :

*Ingentem Aenean duxit stratisque locavit
effultum foliis et pelle Libystidis ursae.*

E8, 368-69

il introduisit le grand Énée; et le fit reposer sur une couche
de feuilles, recouverte de **la peau d'une ourse de Libye.**

Même clausule dans un autre contexte : celui d'un intérieur simple, dont les richesses viennent de la nature, et offrent un confort pourtant suffisant à l'ancêtre de la lignée romaine. A noter que l'adjectif *Libystis* (grec : Λιβυστίς, ἴδος) n'est employé en latin que par Virgile, dans ces deux occurrences.

L'éléphant, bien que domestiqué dans les bataillons carthaginois, reste dans l'imaginaire latin un animal sauvage et dangereux. Servius rappelle que ce nom est à l'origine du nom de César, selon une étymologie plus intéressante, nous semble-t-il, que celle, plus habituelle, de la « césarienne » (< *caedo*) :

*Caesar vel quod caeso matris ventre natus est, vel
quod avus eius in Africa manu propria occidit
elephantem, qui caesa dicitur lingua Poenorum.*

Ad Aen. I, 286

Le surnom de César vient de ce qu'il naquit du ventre découpé
de sa mère, ou bien de ce qu'un ancêtre à lui tua, en Afrique, de
sa propre main, un éléphant, mot qui en langue punique se dit
« caesa ».

Cette deuxième explication du *cognomen* est satisfaisante ne serait-ce que par cohérence avec la numismatique qui associe fréquemment le nom de César avec l'image d'un éléphant. De plus, elle renforce le caractère héroïque de la famille des Jules, et souligne la force de « rouleau compresseur » de son représentant le plus illustre.



Denier
romain associant
un éléphant au
nom de César (I^o
S. av. J.C.)

⁵¹ SERV. *Ad Aen. V, 37* : *aut re vera: aut ferae Africanae, id est leonis aut pardi.*

A contre-courant encore, Lucain compare pour sa part le sacrifice de Scaeva à celui d'un éléphant blessé :

*Iam gradibus fessis, in quem cadat, eligit hostem.
sic Libycus densis elephans oppressus ab armis
omne repercussum squalenti missile tergo
frangit et haerentis mota cute discutit hastas:
uiscera tuta latent penitus, citraque cruorem
confixae stant tela ferae: tot facta sagittis,
tot iaculis unam non explent uolnera mortem.
Phars. VI, 206-213*

Sentant ses genoux fléchir, il choisit un ennemi sur qui tomber.
Tel l'éléphant de Libye, accablé par des rangées d'armes,
Casse chaque projectile refoulé par son cuir rugueux,
et secoue, en ridant sa peau, les lances qui veulent se fixer :
ses parties vitales restent à l'abri, cachées en lui, et les traits
s'arrêtent
sans que la bête touchée n'en vienne à saigner : les blessures,
œuvres de tant de flèches, de tant de javelots, ne parviennent pas à
[causer une mort unique.

Le pachyderme résiste à l'assaut virulent de ses ennemis, comme un bloc que n'entament pas les armes.

Les serpents sont enfin l'une des espèces les plus craintes, parce que venimeuses, du continent africain. Lucain en établit un catalogue impressionnant (*Phars. IX, 700-31*) où il n'énumère pas moins de dix-sept espèces : l'aspic, l'hoemorrhôis, le chersydre, le chélydre, le cenchrus, l'hammodyie, le céraste, le scytale, la dipsade, l'amphisboene, le natrix, le jaculus, le paréos, le prester, le seps, le basilic, les « dragons volants »... autant de fléaux qui déciment les troupes de Caton, en dispensant ce poison mortel que le sol d'Afrique leur a inculqués : *letiferos ardens facit Africa*⁵². La naissance de ces reptiles remonte au mythe de Persée :

*Viperei referens spoliū memorabile monstri
aera carpebat tenerum stridentibus alis,
cumque super Libycas uictor penderet harenas,
Gorgonei capitis guttae cecidere cruentae;
quas humus exceptas uarios animauit in angues,
unde frequens illa est infestaque terra colubris.*

Mét. IV, 615-620

[Persée], rapportant la dépouille mémorable du monstre,
fendait l'air tendre sur ses ailes sifflantes,
et, tandis qu'en vainqueur il planait sur les sables de Libye,
des gouttes de sang tombèrent de la tête de la Gorgone;
la terre les reçut et donna vie à des serpents variés,
voilà pourquoi cette terre est gorgée et infestée de serpents.

Ce n'est que d'êtres monstrueux à cheveux de serpents que pouvaient descendre les serpents, et l'imprudence de Persée, qui laisse échapper quelques gouttes de leur sang sur le continent, leur a permis de se propager. Cette localisation des Gorgones en Afrique recueillait l'unanimité :



Méduse par Le Bernin (1630) – Rome, Musée du Capitole

⁵² *Phars. IX, 729* : « L'Afrique brûlante vous a faits porteurs de mort ».

*Finibus extremis Libyes, ubi feruida tellus
accipit Oceanum demisso sole calentem,
squalebant late Phorcynidos arua Medusae,
non nemorum protecta coma, non mollia sulco,
sed dominae uoltu conspectis aspera saxis.
hoc primum natura nocens in corpore saeuas
eduxit pestes; illis e faucibus angues
stridula fuderunt uibratis sibila linguis.*

Phars., IX, 624-32

Aux confins de la Libye, aux lieux où la terre brûlante
reçoit l'Océan qui bouillonne sous les rayons du couchant,
se hérissaient au loin les champs de Méduse, fille de Phorcys :
aucune forêt ne les protège de sa chevelure, point de suc dans les
sillons,
mais les aspérités de rochers, nés du regard de la déesse.
C'est dans son corps que la nature malfaisante pour la première fois
enfanta ces cruels fléaux ; c'est de ses gorges que les serpents
dardèrent les sifflements stridents de leur langue vibrante.

On situait la résidence de ces êtres inquiétants sur les bords de l'Atlas, du côté de l'Océan⁵³, dans un lieu rocailleux et sans végétation, qui a produit en Méduse ce don de pétrification. De manière plus réaliste qu'Ovide, Lucain attribue à ce lieu la possibilité même d'enfanter des serpents, comme il les a fait germer sur la tête de Méduse. La faute en revient au sol et non à la négligence de Persée.

Ces animaux sauvages suscitent incontestablement une fascination qui met en jeu le courage, la peur, la résistance, la mort. On ne s'étonnera donc pas qu'ils aient nourri davantage encore l'imaginaire fantasmagorique des Romains.

3. Les rites étranges des cuisines obscures

Le civilisé s'intéresse au « sauvage », comme s'il pouvait comprendre à travers lui une part obscure de lui-même. Dans ces cuisines obscures de la conscience logent des passions inavouables, des vengeances rancunières, des désirs de meurtre. Lucain force ainsi le paradoxe en montrant à quel point l'aspic (*aspis*), né au fond du désert libyen, intéresse les Romains pour son poison :

*sponte sua, Niloque tenus metitur harenas;
sed (quis erit nobis lucri pudor?) inde petuntur
huc Libycae mortes et fecimus aspida mercem.*
Phars. IX, 700-07

De son propre mouvement, il parcourt les sables jusqu'au Nil.
Mais (n'aura-t-on pas honte de notre désir du gain ?) d'ici nous
allons chercher là-bas ces morts de Libye, et faisons de
[l'aspic un objet de commerce !

Le premier des serpents empoisonneurs joue un rôle historique de premier ordre dans la longue liste d'assassinats qu'il a perpétrés, directement, si l'on pense à Cléopâtre, ou par extraction de son venin. Ce goût du meurtre, fréquent dans la Rome impériale, montre quel degré de cynisme peut atteindre une civilisation raffinée qui fait le commerce (*mercem*) de la mort. D'une manière ironique, et totalement méchante, Horace prête à une certaine Canidia, qui a invité du monde à sa table, l'haleine pestilentielle des serpents :

Canidia adflasset peior serpentibus Afris
Sat., II, 8, 95

comme si Canidia, pire que **les serpents Africains**, avait
[soufflé (sur les mets)

⁵³ Voir aussi SERV. *Ad Aen.* VI, 289 : *gorgones hae Gorgones Phorci filiae tres fuerunt in extrema Africa circa Atlantem montem, quae omnes unum oculum habebant, quo invicem utebantur.*

Canidia pourrait donc contaminer de son haleine les plats. Faute de finesse, la raillerie témoigne au moins du rôle très fantasmatique joué par les serpents.

L'obsession contraire de ces obscures cuisines peut être aussi de viser non pas la mort, mais le retour à la vie. Ainsi Médée qu'Ovide nous montre sur le point de rajeunir Eson, le père de Jason. Elle fabrique à cet effet une décoction très élaborée qui comprend toutes sortes d'animaux rares ou fantastiques :

*addit et exceptas luna pernocte pruinas
et strigis infamis ipsis cum carnibus alas
inque uirum soliti uultus mutare ferinos
ambigui prosecta lupi; nec defuit illis
squamea Cinyphii tenuis membrana chelydri
uiuacisque iecur cerui; quibus insuper addit
oua caputque nouem cornicis saecula passae.*

Mét. VII, 268-275

Elle ajoute les humides influences de la lune recueillies de nuit, les ailes hideuses et les chairs d'une chauve-souris, les entrailles d'un loup habitué à dépouiller sa forme farouche pour prendre un visage humain ; et il n'y manqua pas non plus la peau légère et écaillée d'un **serpent des eaux du Cynips**, le foie d'un cerf déjà vieux, et elle ajoute par-dessus les œufs et la tête d'une corneille qui avait passé neuf siècles.

Le serpent du Cinyps - ce fleuve qui coule à l'est de Leptis Magna, entre les deux Syrtes, et qui donne son nom à un petit port – est considéré comme un reptile suffisamment exceptionnel pour figurer dans cette liste magique, et susceptible, contrairement à l'aspic, de restituer des forces vitales.

Un autre morceau célèbre va encore plus loin dans la magie ésotérique : c'est celui de la renaissance de l'essaim dans la *Quatrième Géorgique*. Cette expérience découverte par Aristée se produit dans la ville égyptienne de Canope. Elle consiste à sacrifier un veau au tout début du printemps, en l'empêchant de respirer et en lui rompant les viscères à coups de bâton. Le corps est ensuite laissé au repos sur un lit de branchages, de thym et de laurier. Puis, au bout de onze jours :

*Interea teneris tepefactus in ossibus umor
aestuatur et uisenda modis animalia miris,
trunca pedum primo, mox et stridentia pennis,
miscentur tenuemque magis magis aëra carpunt,
donec, ut aestiuus effusus nubibus imber,
erupere aut ut neruo pulsante sagittae,
prima leues ineunt si quando proelia Parthi.*

G4, 308-314

Entre-temps le liquide s'est attiédi dans les os tendres et fermente, et l'on peut voir alors des êtres aux formes étranges : d'abord sans pieds, ils font bientôt siffler leurs ailes, s'entremêlent, et s'élèvent de plus en plus dans l'air léger, jusqu'au moment où ils prennent leur vol, comme la pluie que répandent les nuages en été, ou comme ces flèches [que lance le nerf de l'arc, quand d'aventure les Parthes légers se mettent à livrer combat.

L'observation dérive d'un déplacement de la réalité. D'œufs sortent des larves qui ont tissé un cocon dans lequel elles se sont enfermées pour devenir chrysalides. Puis, quand les pattes et les ailes seront formées, l'insecte prendra son envol. Le merveilleux consiste à rapporter cette genèse réaliste à une croyance religieuse. Pour les Egyptiens, les abeilles symbolisaient l'âme, et sa résurrection, puisque disparaissant en hiver, elles réapparaissent au printemps. Virgile utilise cette « preuve » pour montrer l'interaction des dieux avec le vivant, et la possibilité de renaître pour ceux qui accomplissent leur tâche et ont à cœur, comme Aristée, de s'acquitter des rites de purification. Dans ce cadre au moins, le mystère

sert une bonne cause. Mais le poète s'appuie, pour enflammer l'imagination, sur une tradition lointaine d'Afrique qu'il ne s'agit donc pas d'aller vérifier.



Monnaie en argent d'Ephèse (V^e S av. J.C.)

A l'écart des grands sentiers de l'histoire, nous avons mené une enquête, à la recherche des *curiosa africana*, qui se veut avant tout anthropologique. Nous nous sommes demandé si les faits mineurs et épars, chez les poètes, permettaient de tracer une vision différente de celle de l'histoire, et de préciser un imaginaire latin propre à l'Afrique.

Si les poètes semblent tributaires, souvent, des historiens et reflètent un esprit géopolitique à la gloire de Rome, leurs propos, essentiellement chez Virgile et chez Lucain, parviennent à échapper par moments aux traditions convenues. Loin de se contenter de l'Afrique prospère du littoral nord, ces poètes s'aventurent plus timidement vers les zones inconnues du sud. Ils s'émerveillent tout à la fois de ce continent neuf, et de ses coutumes, mais en redoutent l'aridité, la chaleur et le dépaysement.

Ce qui intrigue le plus les Romains, ce sont ces animaux qui incarnent les forces profondes du pays africain. Animaux domestiqués ou sauvages, leur usage diffère à ce point des habitudes latines que le contraste crée des distorsions fantasmatiques. Se créent alors des histoires improbables ou des rites magiques propres aux univers lointains et invérifiables.

L'Afrique a su incontestablement donner aux Romains une nouvelle conscience d'eux-mêmes qui les conduira à renforcer ses liens avec ce continent aux siècles suivants.